

un sourire de défi aux lèvres, mais les yeux comme imprégnés d'une expression singulière, à la fois tendre, menaçante et victorieuse.

Elle n'eut pas le temps de s'appesantir sur ce détail.

Le silence inouï de son mari, en une semblable situation, ramena son attention vers lui, et elle ne put retenir un cri, en constatant la décomposition de ses traits, baignés de sueur, et l'angoisse terrible qui soulevait sa poitrine.

—Mais parle donc, Paul. Réponds à cette femme. Dis lui qu'elle ment ! s'écria la petite duchesse, mordue au cœur par une douleur aiguë.

—Il ne me démentira pas madame, répliqua Mariquita d'une voix sombre. Monsieur le duc me reconnaît parfaitement. Il sait, et ne le niera pas, que je suis la Mariquita ; il sait, et il ne le niera pas, que je suis la femme légitime du duc Paul de Kandos, et que moi seule ici ai le droit de porter le titre qu'il vous a donné.

—Paul ! Paul ! balbutia Jeanne de Léon, en se jetant dans les bras de son mari avec une sorte de rage désespérée, parle, parle donc ! Est-ce vrai ? Ce que cette femme dit... Est-ce vrai ?

—C'est vrai ! dit enfin Cuchillo d'une voix sourde, et il serrait sa femme contre sa poitrine, à la faire orier, regardant la créole, avec plus de douleur que de colère. Je la croyais morte... je me croyais libre... Je t'ai épousée... Elle sait bien que ni toi, ni moi, ne sommes coupables... Elle sait bien que je donnerais ma vie plutôt que de t'abandonner ou de renoncer à toi... Et, si elle ne le sait pas... je le lui apprendrai !

—Ah ! malheureuse !... ajouta-t-il, en s'adressant directement à la Marquessa, toujours immobile, qu'as-tu fait là ?

Mariquita regardait cette scène, le cœur mordu de tous les serpents de la jalousie ; son regard se chargeait de flammes ardentes, et ses prunelles étincelaient comme des prunelles de fauve en chasse.

Elle se sentait devenir folle de fureur, elle était prête à se jeter sur les deux amoureux, à les séparer par la violence.

Déjà, sa main avait saisi un petit poignard, sur la poignée duquel ses doigts longs s'incrustaient comme des tenailles de fer.

On voyait sur ses bras blancs les veines se gonfler et bleuir. Cuchillo la connaissait trop pour ne pas comprendre.

Il eut peur pour Jeanne.

Il l'écarta brusquement de sa poitrine où elle sanglotait, et, se jetant en avant :

—Oh ! oui, tue-moi, lui dit-il. Ce sera la délivrance.

—Non, pas ! murmura Mariquita, en brandissant son bras armé.

Jeanne n'entendit pas la réponse.

Elle ne vit que le geste.

D'un bond, elle fut entre son mari et la vraie duchesse de Kandos.

—Arrêtez, madame ! s'écria-t-elle d'une voix haletante, en offrant sa poitrine aux coups, pour couvrir Cuchillo surpris par ce brusque mouvement.

La Portena, devant cette belle jeune femme, dont la chevelure blonde s'était dénouée, dont les traits si doux et si délicats ne respiraient que la souffrance et l'héroïsme de l'amour, sans colère, ni menace contre elle, recula et rejeta son poignard loin d'elle.

—Madame, reprit Jeanne avec exaltation, pardonnez-moi. Il y a des choses que je ne comprends pas bien... Mais qu'importe ? Vous êtes la duchesse de Kandos... ! C'est horrible... c'est

à en devenir folle... Mais cela est... Ne croyez pas que je veuille vous disputer vos droits, vous voler votre place...

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Ce n'est pas de ma faute... pourtant... Nous nous aimions... Excusez-moi... c'est un crime à vos yeux... Je vais partir... vous êtes chez vous... vous me l'avez dit bien brutalement... vous auriez pu, d'abord, me ménager, davantage...

Basta... je ne lutterai pas... vous êtes la femme légitime... Je ne suis plus rien... Je pars... Oh ! je pars !... Je vous pardonnerai, si vous le rendez heureux, comme il le mérite.

Elle s'arrêta, passa la main sur son front, jeta autour d'elle un regard où la fièvre échauffait les larmes.

—Adieu ! Adieu ! fit-elle, s'adressant aux objets inertes, aux murailles froides, qui avait été le nid de son amour et qui en étaient le sépulcre, Adieu ! Tout ! Tout !... Adieu !... Oh ! cette femme, cette femme ! Je ne voudrais pourtant pas mourir devant elle !

Elle chancela et s'abattit dans les bras tendus de Cuchillo. Il pressa ses lèvres sur les siennes.

Ce baiser la ranima.

Elle fit un mouvement pour se redresser, pour s'éloigner.

Il la retint.

—Reste, Jeanne ! lui dit-il d'une voix résolue. Tu ne partiras pas ainsi, je ne le veux pas. Tu ne le dois pas... Elle le sait aussi bien que moi.

—Je ne sais qu'une chose, répliqua la créole d'une voix éolante, où sifflaient des échos de sa tempête intérieure : c'est que je suis la duchesse de Kandos, que je suis chez le duc Paul de Kandos et que j'y reste ! C'est donc à elle de partir.

—Mariquita, si tu m'as aimé, ne fais pas cela ! Ce serait pire que la mort... Ce serait plus affreux que le supplice le plus horrible... Il n'y a pas de haine, si effroyable qu'elle soit... qui me frapperait ainsi... Mariquita, il est impossible que ton cœur ne se laisse pas émouvoir.

—Je t'aime ! dit-elle farouche.

—Mariquita, grâce pour elle !

—Qui me fera grâce, à moi ? Allons, en voilà assez ! Il faut en finir. Ta femme, c'est moi. Je n'y puis rien.

—Je pars ! Je pars ! répéta la petite duchesse, en se redressant de nouveau, et, s'arrachant à l'étreinte de son mari, avec une force inattendue, elle se dirigea, sans chanceler, avec une allure d'automate, vers la porte.

Mais Cuchillo avait bondi devant cette porte.

Son visage était empreint d'une telle résolution, exprimait une angoisse si profonde, était si bien celui d'un martyr qui marche au supplice, avec une résignation sublime, que Jeanne s'arrêta devant lui, et que Mariquita sentit un frisson dans sa chair.

—Reste, Jeanne, reprit Cuchillo d'une voix ferme. Cette femme qui prétend m'aimer, vient de me condamner. Écoute-moi, comme on écoute un agonisant. Ma vie est finie. Si je n'étais pas résolu à mourir, je ne dirais pas ce que je vais dire. Je vais, à mon tour, te frapper, te frapper plus cruellement que n'a fait cette femme, mais j'ai l'espoir...

Un sanglot lui coupa la parole.

—J'ai l'espoir, reprit-il, que le mépris tuera en toi l'amour, et, en tout cas, cette femme n'aura pas le triomphe qu'elle est venue chercher dans tes larmes et dans le sang de mon cœur.

—Tais-toi ! hurla Mariquita comprenant ce qu'il allait faire, et écrasée enfin par la situation terrible qu'elle venait de créer,